

Lorsque vint le moment du départ, je ressentis une appréhension, bien supérieure à tout le stress, que j'avais supporté durant ma carrière professionnelle, même quand j'essayais de vendre nos prestations aux clients les plus exigeants.

Il ne s'agissait pourtant que d'un petit projet sympathique, sans commune mesure avec les contrats commerciaux internationaux, que j'avais négociés jusqu'à présent. Il y avait beaucoup moins d'argent en jeu, mais ce coup-ci, c'était le mien... Et cela changeait tout...

Je me rappelais mes discussions avec mes amis, jeunes cadres dynamiques comme moi : nous n'envisagions pas d'abandonner le rythme trépidant de la vie parisienne avec ses responsabilités écrasantes, et nous regardions avec condescendance tous ceux, qui faisaient d'autres choix, ou qui ne pouvaient pas bénéficier d'une expérience aussi passionnante. Il fallait bien reconnaître, que j'avais depuis réalisé, à quel point nous nous trompions.

Le projet se monterait donc à quatre, sans compter Michel, qui ne resterait que peu de temps avec nous. Cela faisait un bon chiffre, même si ce n'était peut-être pas les collaborateurs que j'aurais sélectionnés, si j'avais pu choisir...

Quels que soient les projets, professionnels ou bénévoles, les difficultés de recrutement étaient toujours les mêmes. Il est vrai que ma proposition n'était pas assortie d'une garantie d'emploi, ni même de revenu. L'appréhension allait grandissante et je me mis à espérer, comme Fabien l'envisageait, que tout se passerait bien.

Et ce fut le cas ; nous avons rapidement formé une bonne équipe avec Michel, Fabien, Cyrille et Sandrine. Une véritable fraternité dans l'action était née immédiatement. Cette période fut paradoxalement la plus facile : même si le travail était fatigant physiquement, nous étions tous réunis par un objectif commun : la construction de notre ferme-auberge.

Alors que je me voyais en organisateur, en chef de la bande, puisque j'avais apporté l'idée des locaux et le financement, et que j'avais cette habitude du commandement liée à mon ancienne position hiérarchique, les choses tournèrent différemment. Nous étions tous à égalité, et je devins un bâtisseur comme les autres.

Peut-être que notre licenciement commun nous avait permis de réaliser, que nous étions au même niveau face aux événements. Peut-être que mon échec professionnel à garantir nos emplois m'avait fait perdre du prestige à leurs yeux. Mais surtout des compétences inconnues étaient apparues.

Personnellement, je n'avais à aucun moment participé à la rénovation d'une maison. J'avais un goût pour le bricolage et la menuiserie ne m'était pas totalement étrangère, mais je ne connaissais rien à la maçonnerie, qui constituait le métier le plus important dans la construction d'une maison. Heureusement, Michel et Cyrille apportèrent leurs aptitudes à la communauté. Si leurs connaissances étaient relativement limitées, ils les complétaient utilement par la recherche de tutoriels sur internet, et malgré ma méfiance

sur ces sources d'informations, je dus reconnaître, qu'ils sur-ent parfaitement sélectionner les conseils qui convenaient.

Michel nous fut d'une grande aide au démarrage du projet. Il avait une bonne humeur et un entrain extraordinaires, et si l'un d'entre nous se montrait défaitiste, il se mettait immédiatement à rire, à prendre un outil et à attaquer avec plus d'ardeur la suite des opérations. Il parvenait, à chaque difficulté, à remobiliser les ouvriers du bâtiment improvisés, que nous étions.

Les premiers jours, j'eus affreusement mal au dos et je compris ce que signifiait la pénibilité du travail manuel ; mes amis souffraient des mêmes maux que moi. Comme je me devais de donner l'exemple, je mettais un point d'honneur, à quitter le chantier en dernier, mais en réalité, nous arrêtions souvent tous en même temps, en raison de la fatigue générale. Le plus douloureux fut pour les mains, car nous avons commencé tranquillement à mains nues, et elles s'abîmèrent à une vitesse incroyable. Aussi, au bout de quelques jours nous fûmes tous contraints de nous arrêter pour soigner nos coupures ou nos ampoules et nous achetâmes des gants.

Dans un premier temps, nous avons instauré une règle : pas de travail le week-end. Le plus souvent, le samedi, nous partions tous ensemble, pour une longue randonnée durant toute la journée. Nous quittions la maison tôt le matin, pour ne revenir qu'à la tombée de la nuit. Le dimanche était consacré au repos. Ce rythme n'était pas lié à des convictions religieuses ou à des obligations familiales, mais sim-